
M A N U S C R I T

LES TRAITES SUR LE CHAMBRANLE

de Diana Leesalu et Kaarel B. Väljamäe

traduit de l'estonien par Martin Carayol

cote : EST22N1297

année d'écriture de la pièce : 2017
année de traduction de la pièce : 2021



© SA Eesti Teatri Agentuur
(Telliskivi 60a, hoone C1, Tallinn 10412; tel 6282342; e-mail tekst@teater.ee)

Personnages :

Markus

Mihkel

ACTE I

La chambre dans laquelle Markus et Mihkel, deux frères jumeaux, ont passé leur enfance.

Scène 1 – PREMIERS SOUVENIRS

Markus est seul dans la chambre.

MARKUS:

Il y a des choses à propos de mes parents qui sont tout de même étonnantes. Par exemple le fait que mon père dort nu. Ça doit être vachement désagréable. À part lui, tout le monde porte un pyjama, la nuit. Je ne sais pas quand on nous a fait dormir à part. Au début, on était dans une seule chambre, avec papa et maman, et je ne savais pas comment il dormait, je ne faisais pas attention, je n’y pensais pas. La porte de notre nouvelle chambre, de la chambre des enfants, donc, était toujours ouverte, et quand le sommeil me fuyait, je voyais papa aller vers sa chambre. Il se déshabillait déjà dans son bureau, laissait ses vêtements là-bas. Ça aussi c’est bizarre. Pourquoi il faisait ça, ça aurait été bien pour lui de trouver ses vêtements dans sa chambre en se réveillant, non ? Et puis, il y a tout qui pendouille. *(Pause.)* Ça fait partie de ces détails qui te hantent à jamais. Et jamais tu ne songes à poser la question.

Dans la vie, il y a certaines choses qui sont parfaitement bien à leur place. À une heure précise, maman rentre toujours du magasin avec un long concombre frais. Quelle saison c’était exactement, je ne me rappelle plus, mais c’est toujours à la même heure. Avec mon frère, on recevait chacun un gros morceau, et puis on se jetait sur le lit pour faire des bêtises. On adorait taper des pieds contre la porte de l’armoire. Et maman ne pouvait pas se fâcher, car ce son lui disait que tout, absolument tout était sous contrôle.

La paix a une voix bien à elle. Le tic-tac de l’horloge quand tu regardes tomber les premières neiges par la fenêtre. Le bruit de l’épluchage des patates, qu’on entend jusque dans l’entrée. Ce genre de choses.

Quand même, ils ont de la chance, les doigts ! Ils peuvent pendre comme ça, sans rien faire, surtout quand les mains ne sont pas occupées. C'est le genre de pensée qui me vient quand je regarde le mur.

Je regarde le mur. L'horloge, et la fissure à côté. On dirait que la fissure était là quand le mur a été construit. Toutes les maisons sont construites avec des fissures, pour que l'air circule et qu'on ait quelque chose à regarder. Mon regard se promène le long de cette fissure. L'horloge fait tic-tac. J'ai le goût de la nuit dans la bouche. Mon frère dort. Enfin je pense. Je m'approche de lui et j'écoute. Il respire toujours. J'ai toujours fait ça, la nuit, je ne sais pas pourquoi. Je me réveille, je retiens ma respiration et j'écoute. Mon frère dort.

Je commence doucement à m'ennuyer. Et puis j'ai soif. Maman est dans la cuisine. Je vais voir à la porte. Maman sursaute et ne me donne pas à boire. À la place elle me gronde. Pour une bonne raison, bien sûr. C'est notre anniversaire, et un jour d'anniversaire on n'a pas le droit de se lever trop tôt. Il ne faut même pas se lever, il faut attendre au lit.

À chaque anniversaire, maman nous réveille en chanson. En fait elle ne sait pas du tout chanter. Elle croasse, plutôt. Dans la famille, on n'a pas l'oreille musicale pour un sou, mais ça ne fait rien. Enfin même si personne ne devrait avoir le droit de chanter d'une voix de soprano dès l'aube. En tout cas pas maman. Mais bon, pour notre anniversaire on peut bien supporter ses croassements.

Markus commence à chanter, d'une voix un peu croassante.

MARKUS:

Là où le soleil brille, là-bas dans le recoin,

Une graine de fleur tu déposes avec soin.

Lors en ce coin tranquille des fleurs écloront,

Les anges au ciel leur doux parfum respireront.

Pendant la chanson, Mihkel entre. Peut-être fredonne-t-il avec son frère, peut-être pas. On ne sait pas. Mihkel reste debout à la porte. Markus ne le remarque pas tout de suite. Quand il le voit, il se tait et le regarde. Cette pause est plus

longue qu'il n'est permis. Enfin, Markus se détourne de son frère et continue à parler.

MARKUS:

Peut-être que j'aurais dû aller voir ma mère et lui faire des câlins, ce matin-là. Mais je suis trop petit pour comprendre ces choses-là. Et maman aussi est encore si jeune, elle s'affaire dans la cuisine. Elle est un peu énervée, mais on entend dans le fond le bruit des pommes de terre qu'on épluche, donc c'est qu'il n'y a rien de grave. Aller voir maman dans la cuisine et l'encourager un peu comme ça, l'apaiser. Parce que dans quelque temps, ça ne servira plus à rien.

C'est peut-être mon premier vrai souvenir de mon frère. Mon tout premier. Il y avait des larmes sur la figure de Mihkel. Il pleurait.

MIHKEL:

C'est juste qu'il pleuvait, en fait.

MARKUS:

Il fermait fort les yeux. Il avait peur, sûrement. Il était sur les genoux de papa. On était face à face, comme ça. On est arrivés à la plage et le soleil brillait, mais on n'a pas eu le temps de se jeter à l'eau. C'est l'eau qui est venue à nous. Un immense nuage est arrivé de la mer à toute vitesse et puis il s'est mis à pleuvoir des hallebardes. Je n'ai jamais vu une drache pareille. C'était énorme. Comme si une armée nous passait dessus. Maman avait un parapluie, elle pensait toujours à ce genre de choses, et elle le tenait au-dessus de nous comme un bouclier, penchée sur nous. Papa était accroupi et nous tenait sur ses genoux. Et on a attendu. Ils se regardaient et c'est comme ça que j'ai compris qu'il n'arriverait rien de grave. Parce qu'ils s'amusaient presque, même si assez vite on a tous eu vraiment froid. Avec mon frère, on était nez contre nez. Il pleurait.

MIHKEL:

J'avais juste le visage mouillé à cause de la pluie.

MARKUS:

La pluie s'est vite arrêtée et on a pu jouer un peu. Personne ne voulait plus aller dans l'eau. Puis il y a eu une nouvelle giboulée. Je me rappelle qu'à un moment, maman n'a plus eu la force de tenir le parapluie.

MIHKEL:

Je me hisse sur un tabouret quand ils se font des bisous. Ils font ça tous les soirs. Papa arrive dans l'entrée et pose sa valise marron. Maman abandonne les pommes sautées à leur sort et va à sa rencontre. Ils se retrouvent dans l'entrée et commencent à se faire des bisous. Je les espionne un peu puis je grimpe entre eux pour avoir ma part. Non pas que je sois si intéressé par les bisous, mais c'est le genre de situation où j'ai l'impression qu'il faut s'inviter. Ensuite ils me prennent dans leurs bras puis papa va lire le journal dans leur chambre. J'ai gagné. Un soir, je fais pareil mais papa me hisse tout en haut de l'armoire. Je dois les regarder s'embrasser de là-haut. Maman glousse. Je suis franchement en colère. Moi aussi je vais dans la chambre. La leur. Et là je me rends compte que j'ai vachement envie de pisser. Je suis debout sur le lit et je ne sais pas pourquoi, je me dis que je pourrais aussi bien me soulager sur le lit. Pourquoi pas ? J'ai regardé fixement mon père et... ça a laissé une belle tache jaune sur l'oreiller. Finalement la colère est passée tout de suite, et ce qui était beaucoup plus intéressant c'est le dessin que ça a fait sur l'oreiller. Évidemment on ne me laisse pas approfondir l'examen de cette œuvre d'art, car le hurlement de mon père a tôt fait d'y mettre fin. Maman saisit l'oreiller, papa essaie de m'attraper, mais j'arrive à m'échapper du lieu du crime.

MARKUS:

Je me suis pris une claque pour tout ça.

MIHKEL:

Pas du tout. C'était moi.

MARKUS:

On s'en est pris une tous les deux. Toi pour ce que tu avais fait, et moi juste au cas où. Quand il t'a attrapé dans notre chambre, j'étais là aussi, après tout. Pour être sûr il nous a tous les deux giflés. Moi je ne comprenais rien. Pourquoi ? Il était dans une colère noire.

MIHKEL:

Et ensuite, un beau jour, maman nous abandonne. Comme ça, sans raison. Et plusieurs jours d'affilée. On se retrouve dans une nouvelle situation. Dans le jardin des enfants abandonnés.

MARKUS:

Il y a vraiment un endroit où on abandonne les enfants. Et il s'avère que tout le monde fait pareil. Maman nous fait signe, tout sourire, comme si c'était la

chose la plus drôle du monde. Quelle égoïste. Elle a besoin de vivre sa vie. Elle a besoin d'aller au travail. Le pire, c'est qu'avant de nous abandonner elle nous prend encore dans ses bras. Mais on n'abandonne pas les enfants comme ça, c'est un truc à vous rendre fou. On les pose cruellement par terre et on les pousse du pied à l'intérieur. Sans les taper, bien sûr : on les dirige doucement mais fermement, comme des chiots. C'est la règle.

MIHKEL:

L'éducatrice nous arrache à maman comme un vieux papier peint. C'est le moment de donner de la voix. On voit tout de suite que l'éducatrice n'est pas très contente de nous entendre crier, mais elle n'y échappera pas. Et c'est la même chanson qui sort des deux haut-parleurs. Dès qu'on ne voit plus maman, le besoin de hurler disparaît aussi.

MARKUS:

Mais on a l'impression qu'à la crèche, les règles ne sont plus valables. « Dans la salle on marche, dans la cour on court. » Mais on court quand même dans la salle aussi. Un bruit infernal. Avec mon frère, on pourrait passer la journée debout à la porte à regarder de loin cette maison de fous. Jusqu'à ce qu'on vienne nous chercher. Je ne comprends pas pourquoi ils crient et beuglent. On est des gens civilisés quand même.

Scène 2 – AVANT DE DORMIR

Markus et Mihkel ont 6 ans. Demain, c'est leur anniversaire. Il fait noir dans la chambre.

MIHKEL:

Markus. *(Pause.)* Markus! *(Pause.)* Markus, tu dors ?

MARKUS:

Oui.

MIHKEL:

Hmm...

MARKUS:

T'as qu'à dormir aussi. Comme ça demain viendra plus vite.

MIHKEL:

Je m'en fiche.

MARKUS:

Alors t'es qu'un idiot.

MIHKEL:

Idiot toi-même.

MARKUS:

Je te parle plus.

MIHKEL:

C'est moi qui te parle plus.

Pause. Ils reniflent tous les deux.

MIHKEL:

Markus. *(Pause.)* Markus !

MARKUS:

Qu'est-ce que tu veux ?

MIHKEL:

Si tu t'endors avant moi, ton anniversaire il arrivera avant le mien ?

MARKUS:

Imbécile. Évidemment.

MIHKEL:

Tu es sûr ?

MARKUS:

C'est maman qui l'a dit.

MIHKEL:

C'est pas juste si j'ai pas sommeil. (*Pause.*) Je pense pas qu'on aura les trains. Ou alors on aura des trucs nuls, sans les rails, juste des trucs en plastique. J'ai vu papa rentrer tout à l'heure. Il n'avait pas de grosse boîte avec lui. Hier non plus.

MARKUS:

Ils ne les rapportent pas quand tu peux les voir, crétin.

MIHKEL:

Toi-même.

Pause. Mihkel s'agite dans son lit.

MARKUS:

Écoute, il faut que tu dormes. Ou alors cette journée ne finira pas. Pourquoi t'as pas sommeil ?

MIHKEL:

Karl-Eerik a dit qu'il me taperait.

MARKUS:

Pourquoi ?

MIHKEL:

Il dit que le pick-up bleu, celui avec les portières qui s'ouvrent, est à lui, qu'il l'a ramené de chez lui. Moi j'ai dit qu'il mentait, que c'était celui de la crèche et pas le sien.

MARKUS:

C'est moi qui vais lui donner une raclée.

MIHKEL:

Pour de vrai ?

MARKUS:

Bien sûr. S'il te prend encore le pick-up, il aura sa raclée.

MIHKEL:

Je sais pas trop. Il est fort.

MARKUS:

Bah non, Rait a mis du sable dans sa botte et il s'est mis à chialer.

MIHKEL:

Génial.

MARKUS:

Ouais génial. Alors pourquoi il prend les affaires des autres. En plus son père c'est un poivrot.

MIHKEL:

Oui. Quel gros nul. *(Pause.)* Alors tu le laisseras pas me frapper, hein ?

MARKUS:

Mais non. Allez, dors.

Scène 3 – POUX ET POUPÉES

MIHKEL:

À la crèche, il y a toutes sortes d'enfants. Beaucoup viennent de familles où l'on ne lave pas aussi souvent qu'il le faudrait. Le sol, les vêtements, la tête... Certains endroits sont un peu négligés. Et là ils arrivent dans le groupe et se grattent, car les parasites aiment bien ce genre de familles.

MARKUS:

Kertu.

MIHKEL:

Oui, Kertu vient manifestement d'une telle famille, elle transporte ses poux et ses lentes sur sa tête jusqu'à la crèche, et du coup les autres ont beau se laver, ça ne sert plus à rien. Toutes les têtes grouillent de poux. C'est comme ça qu'on apprend de nouveaux mots. Grouiller. Lentes.

C'est un mot marrant, lentes. Je ne savais pas que ça pouvait avoir un rapport avec les poux. On avait bien appris les mots en -ou, chou hibou genou caillou pou, mais personne n'avait pris la peine de nous en dire plus sur ces parasites.

MARKUS:

Étonnamment, maman était contente des lentes. Enfin évidemment elle essayait de cacher son enthousiasme. La version officielle, c'est que la saleté n'a pas droit de cité chez nous. Mais en fait on a découvert que maman adorait pourchasser les parasites. Elle était saisie d'une passion frénétique de la chasse. Elle prenait mèche de cheveux après mèche de cheveux et examinait le cuir chevelu. Une mèche, une autre mèche – elle les tournait comme des pages de livres, lisait comme ça toute la tête. Et c'est une sensation vachement agréable, quelqu'un qui vous papouille la tête. Papa disait qu'autrement, il ne croyait pas trop que l'homme descendait du singe, mais qu'il faisait une exception pour maman.

MIHKEL:

Quand maman avait attrapé une lente ou un pou, elle le pressait et l'écrasait. Il y avait un papier sur la table et elle les mettait dessus, à la file. Et il fallait voir son visage quand elle faisait ça. Les dents grimaçantes, un air furieux. Mais avec plaisir aussi, comme si elle se vengeait de quelque chose. Elle avait le même visage que quand elle pressait les points noirs dans le dos de papa. Papa avait des points sur le dos, et parfois maman lui enlevait sa chemise tout d'un coup et s'occupait de ses points noirs, avec ce même visage. Elle avait une tête d'assassin et papa semblait sur le point de pleurer. Il essayait courageusement de regarder le journal télévisé, mais maman était sur son dos, il avait horriblement mal, il ne pouvait pas crier, c'était un homme quand même, mais il se mordait la langue et ça lui faisait venir les larmes aux yeux.

MARKUS:

Ce petit jeu avec les poux n'a pas duré très longtemps, car peu après ils ont engagé une contre-attaque et se sont rués en masse sur la tête de maman. Si les poux ont un quartier général, ce jour-là ils ont dû y faire une sacrée fête.

Ensuite, maman s'est fait une nouvelle coupe. Et papa s'est mis à gronder en roulant les r. Maman revenait de chez la coiffeuse, enfin de chez tante Marika, qui était coiffeuse, entre autres. Papa a vu maman et a fait « Rrr... ! » Un son tout à fait incompréhensible, mais visiblement maman le comprenait, elle, et elle s'est mise à y répondre. Elle s'est laissée tomber par terre en faisant des mines, et là ils n'ont plus arrêté de se bécoter.

MIHKEL:

J'ai eu beaucoup de mal à me faire à la coiffure de maman, parce que des fois j'aimais bien lui coiffer les cheveux. Je n'en suis pas spécialement fier, mais une sorte de force m'attirait vers les cheveux de maman. Je les coiffais, puis je les bouclais et je les enroulais autour du peigne. Et après je n'arrivais plus à les démêler moi-même. Avec sa nouvelle coiffure, maman a dit qu'elle trouvait que c'était tout de suite plus simple sans sa crinière. Quelle égoïste.

Heureusement, à la crèche, il y a des poupées à coiffer. Alors oui, elles sont dans le coin des filles, mais on peut toujours trouver un prétexte viril pour aller y faire un tour. Tu fais rouler ton pick-up jusque-là et tu embarques une poupée dessus. Facile. En même temps, qu'est-ce que c'est pénible toutes ces ruses. Et un peu suspect. Il faut croire que c'est comme ça qu'une poupée s'est retrouvée dans la manche de ma combinaison. Et est arrivée à la maison. Toute seule, pour ainsi dire.

MARKUS:

Tu as volé une poupée à la crèche.

MIHKEL:

Alors d'après toi j'aurais juste dû leur demander franchement de m'offrir une poupée pour mon anniversaire, c'est ça ? Comment les gens m'auraient regardé, après ça ?

MARKUS:

Oui ben heureusement que tu n'as pas demandé ça. Moi aussi on m'aurait offert une poupée

MIHKEL:

C'est pour ça que j'ai dû la ramener de la crèche. Ce n'était pas un vol. Simplement il y a des choses qu'on se retrouve à devoir faire, par un inexplicable sentiment intérieur de la justice. À cet âge-là le sentiment de la justice est très développé. Et puis après tout, tout le monde ramène du travail à la maison. Et jouer c'est le travail des enfants.

MARKUS:

Jouer avec des poupées, c'est le travail des filles. Le travail des femmes.

MIHKEL:

Alors là je te rappelle que c'est toi qui as fini par lui couper les cheveux.